



La préparation du terrain

Les chroniques de Prologue

par Augustin Lebeau

Septembre 1853



La partie de baseball

TABLE DES MATIÈRES

La naissance des agneaux sur la ferme de Marie-Louise Beaulieu	3
Les perles fines	8
À propos de certaines expressions du futur	14
Musique, chansons et danses	18
La dernière chronique	28



La naissance des agneaux sur la ferme de Marie-Louise Beaulieu

Prologue, lundi 5 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

La vie, à Prologue, est toujours aussi fabuleuse. Ce matin, je suis sorti dès l'aube respirer un peu d'air frais. Quoi de plus vivifiant pour l'âme que ces premiers rayons de la lumière matinale qui blanchit l'horizon comme une immense mer d'argent.

Déjà, quelques habitants sont à l'ouvrage et je sais qu'ils ne s'arrêteront que la noirceur venue. C'est de même avec madame Marie-Louise: quels braves gens.

Il y'a quelques semaines Madame Beaulieu me parlait du sort réservé aux pauvres agneaux dont la mère était morte en agnelant.

Madame Marie-Louise m'a expliqué que lorsqu'on n'a ni brebis ni chèvre pour allaiter un agneau qui n'a point de mère, on lui fait boire du lait tiède de brebis, de chèvre ou de vache, d'abord par cuillerée, ensuite par le moyen d'un biberon dont le bec est garni d'un linge, afin que l'agneau

puisse sucer ce linge à peu près comme le mamelon d'une brebis.

Il paraît que le jeune Nicolas adore nourrir les petits agneaux au biberon. Selon notre bonne habitante, il sait maintenant y faire et la p'tite Clarisse essaie de faire de même.

Il faut lui présenter (à l'agneau.... pas à Nicolas) le biberon aussi souvent qu'il aurait tété sa mère, et on a soin de le tenir dans un lieu un peu chaud, pour remplacer la chaleur qu'il aurait reçue de sa mère, s'il avait été couché contre elle.

La bonne dame m'a aussi confié qu'il lui est arrivé de retrouver Nicolas et Clarisse dans le parc des agneaux, bien collés aux derniers nés.

Il y a, paraît-il, des agneaux à qui ce biberon n'est nécessaire que pendant trois jours, et qui peuvent ensuite boire dans un vase.

Advenant qu'on ait point de lait, l'on peut donner à l'agneau de l'eau tiède mêlée de farine d'orge.

Aux dires de notre bonne paysanne, il paraît que fort souvent il se forme dans la caillette des agneaux, de petites pelotes de laine, que les habitants appellent des «gobbes».

Les agneaux prennent cette laine au mamelon de leur mère, ou sur le dos de leurs frères, ou bien encore, en voulant manger la bourre de foin qui y est tombée du râtelier. Il faut veiller à éloigner ce danger, car ces pelotes de laine peuvent causer la mort de l'agneau.

Madame Beaulieu m'a affirmé qu'il n'est pas rare de voir des agneaux qui commencent à manger dans l'auge et au râtelier, à brouter l'herbe à l'âge de dix-huit jours.

Alors on peut leur donner, dans les auges: de la farine d'avoine, seule ou avec du son; des pois, de ceux qui sont plus tendres et plus nourrissants (pour cela, on fait crever les pois dans de l'eau bouillante et on les mélange dans du lait); on peut aussi mêler les pois avec de la farine d'avoine ou d'orge (la farine d'orge dégoûte les agneaux, parce qu'elle reste dans leurs dents); on peut leur donner aussi du foin le plus fin possible, de la paille battue deux fois pour la rendre plus douce, du trèfle sec, des gerbées d'avoine, du sainfoin, des herbes des prés bas.

Les moutonnes sont des brebis que l'on a châtrées pour les rendre aussi utiles que les moutons par le produit de la laine et par la qualité de la chair.

On châtre les brebis en leur ôtant les ovaires. Cela se fait à l'âge de six semaines environ.

Je vous fais grâce des détails de cette opération. M'est d'avis que certaines personnes sensibles y trouveraient matière à sueurs et à frissons.

Madame Beaulieu m'a expliqué que c'est dans les étables fermées que les moutons sont le plus mal logés.

La vapeur qui s'exhale de leur corps et du fumier y répand une chaleur qui pousse à la transpiration. Quand vient le temps de sortir ces animaux, pour peu qu'il fasse froid, l'air du dehors les saisit et peut leur donner de grandes maladies.

Ils sont mieux logés, comme chez madame Beaulieu, dans les étables ouvertes ou bien ventilées.

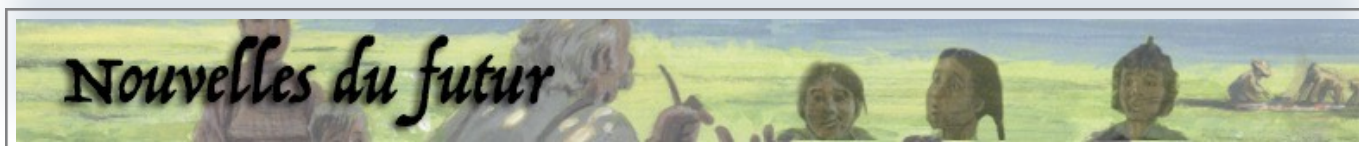
Nicolas, avec son chien et un autre garçonnet du coin, vont faire paître les moutons tous les jours. Ils savent qu'ils ne doivent pas les arrêter trop souvent et qu'ils doivent éviter les terrains humides et les herbes chargées de rosée ou de gelée blanche.

Ils doivent les mettre à l'ombre durant la plus grande ardeur du soleil, les conduire le matin sur des parcelles exposées au couchant et, le soir, sur des parcelles de terre exposées au levant.

Ils savent aussi qu'ils ne doivent jamais presser ces bêtes et c'est pourquoi, les deux garçonnetts ont appris à marcher lentement et cette habitude ne les quitte de la journée.

Vous imaginez aussi qu'ils ne sortent jamais le troupeau pendant l'orage ni lorsqu'il y a un épais brouillard.

Il paraît d'ailleurs que Nicolas a très peur des gros orages et, ma foi, j'en connais plus d'un qui est dans le même cas.



Les enfants du futur sont très curieux.

Ils s'intéressent entre autres à l'enseignement de mademoiselle Tremblay à l'école du village Prologue.

Justement, je discutais avec mademoiselle Élisabeth des derniers courants en matière d'éducation scolaire.

Elle s'intéresse beaucoup à tout ce qui se passe en Europe et aux États-Unis et m'a demandé de m'informer sur cette question.

Je suis allé au Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal afin de rencontrer mes anciens maîtres.

J'ai longuement discuté avec l'un d'eux qui revenait d'un voyage en France et en Angleterre au cours duquel il a visité plusieurs écoles et discuté longuement avec des philosophes et des pédagogues.

Il m'a raconté qu'en Europe, l'école était, en ce milieu de XIXe siècle, aux «leçons de choses».

— «Apprendre par les choses (objects teaching), m'a dit mon vieux maître, c'est apprendre à lire dans le monde visible qui nous entoure l'évidence des relations qui lient entre eux les objets et les phénomènes.

— C'est possible, dès l'école primaire, si l'on enseigne à l'enfant qu'il peut se servir de ses sens pour appréhender avec ordre et rigueur les qualités des objets qui sont autour de lui. Car, si l'on observe avec soin, il devient possible de voir, dans chacune des qualités de l'objet, la façon dont celui-ci s'inscrit dans le milieu où il vit (histoire naturelle), où il fonctionne (arts et techniques), où il se transforme (physique).»

— Mon jeune ami, il faut savoir que le maître mot est, dans la leçon de choses, celui d'usage qui n'est rien d'autre qu'une qualité de l'objet en action. La leçon peut alors suivre un ordre simple : partir des usages les plus ordinaires qui, en général, renvoient aux qualités les plus apparentes, trier avec soin parmi les usages plus complexes et les qualités moins apparentes celles qui peuvent être accessibles à l'enfant.

— Prenez par exemple, une leçon sur le chameau (mais qui est aussi une leçon sur le désert) commencera par l'examen de sa bosse et l'explication du rôle qu'elle joue chez un animal vivant dans des étendues privées d'eau, elle se poursuivra par l'examen de ses sabots adaptés au déplacement sur des sols peu stables, de son oeil dont la paupière permet de braver les tempêtes de sable, des articulations de ses pattes dont le revêtement épais favorise l'agenouillement et en font, malgré sa haute taille, un remarquable animal de bât.

— Plus encore, pour certains promoteurs de la méthode, l'observation des choses peut, à l'occasion, devenir action sur les choses, c'est-à-dire expérimentation. Il s'agit moins de faire naître dans l'esprit des élèves l'intuition des lois physiques qui régissent, par exemple, l'action de la pression

atmosphérique s'appliquant à la surface d'un liquide que de faire vivre à l'enfant quelques «expériences» dont il pourra tirer d'abord un étonnement, ensuite, un savoir empirique (le liquide est à la même hauteur dans le corps et dans le goulot de la théière ; si l'on rajoute du liquide dans l'une des deux parties, le niveau s'équilibre dans l'une et l'autre ; lorsqu'on incline la théière, le liquide contenu à l'intérieur coule de la même manière que lorsqu'on verse de l'eau dans un tube en verre dont les branches sont recourbées en U, mais inégales, etc.).

— Comprenez, jeune homme que l'expérience ne sert pas ici à confirmer ou infirmer une hypothèse. Elle a seulement pour ambition de permettre à l'enfant d'observer des phénomènes qui n'auraient pas attiré son attention si une manipulation, venue au bon moment, n'avait arrêté son regard.

— La leçon de choses est, en ce sens, une accumulation d'observations pertinentes dont la récurrence forge progressivement, dans la mémoire de l'enfant, le matériau empirique dont pourra naître la claire conscience d'une relation de cause à effet ou d'une loi.»

Fichtre! J'avoue que cet énoncé m'a ébloui.

Au cours de ce voyage, mon vieux maître a également visité des salles d'asile. Voyez ce qu'il a à dire concernant la pédagogie de la «leçon des choses» qu'on y a introduite.

— «Assez naturellement, ce sont les salles d'asile — c'est-à-dire les écoles maternelles — qui ont été, à ce que l'on m'a dit, les premières sensibles aux perspectives ouvertes par la leçon de choses.

Il m'a confié avoir rencontré madame Marie Pape-Carpentier, directrice du cours normal pour les salles d'asile installées à Paris en 1847.

Il paraît qu'elle est une inlassable propagandiste de cette méthode.

Cependant, sa façon de faire a quelque originalité par rapport à la pédagogie initiale.

En ce sens, elle déplace l'accent mis jusque là sur l'explicitation des usages des choses, vers une approche plus sensorielle qui convient mieux à de jeunes enfants encore bien éloignés de l'âge de raison.

De l'avis de mon vieux maître, sous l'impulsion de Marie Pape-Carpentier, la France, en créant les Écoles Maternelles, a mis en place dès 1848, un enseignement de qualité pour les tout petits.

En écoutant le vieil homme parler avec admiration de cette femme intelligente et énergique, je me suis fait la réflexion suivante: mademoiselle Harris aimerait bien connaître cette femme qui est connue pour son combat contre la misère et l'injustice sociale et qui lutte aussi pour l'éducation des filles.

En effet, madame Carpentier ne considère dans chaque enfant, quel qu'il soit et à quelque famille qu'il appartienne, ni un futur marchand, ni un futur soldat, ni un futur bachelier, ni un futur artisan de telle ou telle spécialité. Elle voit un membre de l'humanité, un citoyen, un chrétien, un homme enfin ! Un homme, une femme, qu'il faut avant tout préparer à la vie.

Revenons à «la leçon des choses». D'après mon ancien professeur, cette éducation des sens s'inscrit dans une tradition qui, de Jean-Jacques Rousseau à Condillac, accepte que le jeune enfant apprenne par intuition plutôt que par principes.

De plus, la leçon de choses est toujours, en même temps, une leçon de mots.

Je m'explique: elle permet de corriger le langage jusqu'à ce qu'il désigne, sans risque d'erreur, la chose même, son exacte réalité, et ses principales qualités.

Il paraît qu'on en voit bien l'intérêt à l'école maternelle : l'enfant apprend à sentir en même temps qu'il apprend à parler, il s'inscrit donc d'emblée dans une appropriation rigoureuse du monde.

Mais, il n'y a pas de ces sortes d'écoles pour les petits enfants de Prologue ni ailleurs au Bas-Canada, à ce que je sache. Il faudrait peut-être s'y mettre.

Je vais en parler à mademoiselle Tremblay.

Pardi! Cette discussion avec mon ancien maître m'a rappelé les bancs d'école, l'odeur du bois et de la craie, l'école buissonnière . Les escapades et le plaisir de la découverte, d'une curiosité guidée vers la science qu'ont su m'inculquer certains instituteurs dans ma prime jeunesse.

Je me rappelle que cette fringale de savoir s'incarnait alors par des appareils de mesures aussi beaux qu'utiles, un aquarium où l'on suivait la métamorphose des têtards, la danse de goujons, et des vitrines où, au fil d'une carrière, l'instituteur accumulait et classait avec ses élèves des collections de coléoptères, cristaux et coquillage. Je me souviens des herbiers et nos jardins scolaires.

Tout cet attirail scientifique était pour nous une véritable encyclopédie.

Depuis ce temps, mes herbiers sont bien empoussiérés: finies ces jolies promenades à la découverte de la nature, de l'infiniment petit et de l'infiniment grand.

Je ne sais trop pourquoi, mais, j'ai l'intuition que dans le futur, les «leçons de choses» l'éveil des sens, l'attisement de la curiosité enfantine, sont restés au programme. «O tempora, o mores», les choses ont simplement changé.

Nos correspondants sont à l'ère de l'audiovisuel, des avions supersoniques, des voyages sur la lune, mais ils disent aussi apprendre devant une lucarne, sans que les jolies cartes et les cristaux brillants, les pois en germes et les poissons rouges aient abandonné leurs salles de classe.

Augustin Lebeau, journaliste



Les perles fines

Prologue mercredi 7 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, l'air a sifflé et fouetté les visages menaçant les habitants avec un bruit de tempête. Puis, le beau temps a rapidement chassé l'amertume de l'air. Ah! Le beau temps, le soleil et la lumière de septembre me donnent parfois des vertiges.

Diantre! Il y a d'abord eu madame Marie-Louise Beaulieu qui tenait à ce que j'utilise les chroniques «Au Quotidien» pour faire partager ses connaissances concernant l'alimentation et les soins à apporter aux animaux de son cheptel.

Maintenant, Madame Pétronille Papineau m'a demandé comme une faveur de discourir, par le biais de cette chronique, sur un sujet qui lui tient à cœur.

J'ai tout de suite pensé qu'il s'agissait de quelque chose de très important, voire même de crucial, mais, voilà, il s'agit plutôt d'un sujet qui m'a paru d'abord bien anodin.

Cependant, je dois avouer, à la lecture complète du texte de madame Pétronille qu'il n'en est rien et que le sujet mérite qu'on en parle vu les grands problèmes sociaux qu'il permet d'aborder.

J'entends, par cela, l'exploitation de l'homme par l'homme.

Alors, je transcris ici le texte de madame Pétronille Papineau: «Les perles fines».

MESDEMOISELLES ET MESSIEURS!

— «Bien que la perle soit bien différente des pierres précieuses, elle est placée au premier rang de ces riches et merveilleuses productions de la nature.

— Son éclat, sa couleur agréable et douce, et sa forme, en ont fait en tout temps une des plus belles parures. C'est un chef-d'œuvre de la nature.

— Les perles se trouvent dans quatre espèces de coquilles: les huîtres, les patelles, les moules et les oreilles de mer. Ce sont aussi ces coquilles qui fournissent la nacre.

— Il y a plusieurs opinions sur les motifs que la perle se rencontre sous diverses formes et grosseurs, tantôt parfaitement ronde, tantôt biscornue (appelé dans le commerce: baroque), tantôt allongée ou comme une petite poire, plus ou moins régulière, tantôt enfin de formes extrêmement variées.

— Il en est de même de la couleur, qui passe du blanc azuré ou argenté au blanc jaunâtre ou au jaune d'or plus ou moins prononcé, et enfin au noir bleuâtre de diverses nuances (perles bronzées ou plombées). Il y en a aussi de roses, de bleues et de lilas, mais en général, les perles de couleur n'ont de mérite que pour les collections de curiosité: leur valeur est purement de fantaisie.

— La couleur blanche, quelle qu'en soit la nuance, est la première condition; vient ensuite la forme, et il faut placer en première ligne, celle d'une petite boule, c'est-à-dire la perle ronde, et celle d'une petite poire; toutes deux doivent être lisses, unies, sans aspérités qui les rendent raboteuses, et sans un ou plusieurs cercles qui interrompent leur éclat; cette dernière imperfection les fait désigner sous le nom de perles enrubannées.

— On entend par «l'eau» d'une perle, sa couleur, et par «orient» son chatoyement nacré. On est généralement porté à croire que la couleur est due, soit à la qualité du liquide qui a produit la perle, soit au climat sous l'influence duquel la coquille est placée.

— Ce qui est certain c'est que lorsque la teinte est naturelle, elle se reproduit depuis la couche extérieure jusqu'au centre, tandis que si elle l'effet d'une cause accidentelle survenue, soit après que la perle atteint son degré de maturité, soit après son extraction de la coquille, il arrive souvent que la première couche seulement se trouve endommagée, et qu'en l'enlevant très légèrement, la seconde couche n'offre plus la même imperfection.

— Cela s'observe plus particulièrement sur certaines perles bronzées, dont on trouve d'assez gros morceaux, de formes irrégulières, raboteux, de couleur désagréable, mais bien orientée.

— Par une singularité de la nature dont on ne connaît la cause, ces morceaux de peu de valeur peuvent n'être que la coque, ou l'enveloppe grossière d'une autre perle plus belle et de meilleure forme.

— On raconte qu'un négociant français acheta, un jour, au Mexique, un de ces morceaux d'amateurs et d'un prix très minime; à la suite d'une discussion qu'il eut sur sa valeur, il le frappa d'un coup de marteau; l'enveloppe se fendit en deux parties, comme une noisette qu'on ouvre, et il en sortit une perle parfaitement ronde, d'un «orient» très vif, et d'une couleur blanche légèrement dorée; elle pesait 58 grains, et fut achetée, par un marchand de Paris, pour plus de 4,500 francs.

— Ce qui prouverait qu'une grande dose de chaleur est nécessaire au perfectionnement de la perle, c'est que celles qui viennent des mers les plus chaudes, de l'Asie méridionale, sont ordinairement les plus rondes et les plus vives; elles se pêchent à peu de profondeur, autour des îles et près des continents; ainsi, outre la chaleur du globe, celle du soleil paraît être propice à leur développement.

— Ce n'est pas seulement des mers chaudes du Japon, des îles Philippines et de Ceylan, du golfe Persique, des mers qui baignent les côtes de l'Arabie et la presqu'île occidentale de l'Inde, que nous viennent les perles fines; il en vient aussi des côtes de la Californie et des mers les plus chaudes de l'Amérique méridionale, particulièrement des côtes du Pérou et de l'isthme de Panama.

— C'est même de cette dernière contrée que sont tirées la plupart des perles qui se vendent en France; elles sont ou très blanches ou bronzées, toutes d'un «orient» vif. Celles qui s'expédient d'Alep, et qui portent ce nom, y ont été importées du golfe Persique.

— Quelques rivières de la Russie, de la Bohême, de la Silésie, de la Bavière, de la France, et particulièrement de l'Écosse, produisent des perles; elles sont ternes, d'un blanc rosé et sans «orient»; leur valeur n'est pas comparable à celle des autres; on les appelle généralement «perles d'Écosse».

— Les plus petites s'employaient jadis, à ce que l'on prétend, dans des préparations pharmaceutiques, ce qui fait qu'en Allemagne elles ont pris et conservé le nom de «perles d'apothicaire».

— La pêche des perles a lieu en Orient, au commencement d'avril, et dure six mois; et dans l'Occident, du mois de février au mois d'avril.

— Le mode est à peu près le même partout. Avant d'autoriser la pêche, le gouvernement s'assure de l'importance des bancs à exploiter, et de la qualité des coquilles, afin de ne pas les sortir de la mer avant que les perles qu'elles peuvent contenir n'aient eu le temps d'arriver à maturité, et il faut dit-on, sept années pour que la perle obtienne un développement complet.

— Cette exploration a aussi pour but d'égaler, autant que possible l'exploitation, de manière à maintenir un revenu annuel à peu près égal; il en est, à cet égard, comme de la coupe du bois.

— Lorsque les bancs ont été divisés et que la pêche a été reconnue faisable, si le gouvernement ne la fait pas faire pour son propre compte, il la met en adjudication au plus offrant.

— Au jour fixé, un coup de canon annonce, à six heures du soir que la pêche est ouverte.

— Les barques préparées à cet effet et contenant les rameurs et les plongeurs, prennent la mer, afin d'arriver à leur destination au point du jour, lorsque le soleil commence à se lever, les plongeurs s'élancent de leurs barques. Ils sont soutenus par une corde qui leur passe entre les doigts du pied droit, et au bout de laquelle est attachée une grosse pierre dont le poids sert à les précipiter rapidement.

— L'autre bout de la corde est attaché à la barque, et permet aux rameurs d'aider les plongeurs à remonter, lorsqu'ils en donnent le signal en tirant une autre corde également attachée, par un bout, à la barque, et par l'autre bout, à leur bras gauche.

— Les plongeurs ont devant eux un grand sac dans lequel ils placent les coquilles qu'ils peuvent ramasser. Il ne leur est pas possible de rester sous les eaux plus de 3 ou 4 minutes, mais ils recommencent ce pénible exercice 40 à 50 fois dans une matinée. Ce n'est que lorsque leurs forces les abandonnent qu'ils renoncent à plonger; aussi arrive-t-il souvent que le sang leur sorte par la bouche, par le nez et par les oreilles.

— Outre les horribles fatigues auxquelles ces malheureux sont exposés, ils ont encore à redouter d'énormes requins qui viennent parfois les attaquer; ce n'est jamais sans crainte de ce dernier danger qu'ils entreprennent la pêche.

— Pour stimuler leur courage en exploitant leur superstition, leurs maîtres font venir sur le rivage une foule de Bramines et de Dervis qui chantent des cantiques, récitent des prières en faisant des signes et des contorsions.

— Cette espèce de cérémonie religieuse remonte le moral de toute l'expédition, et lui fait braver les dangers auxquels elle s'expose.

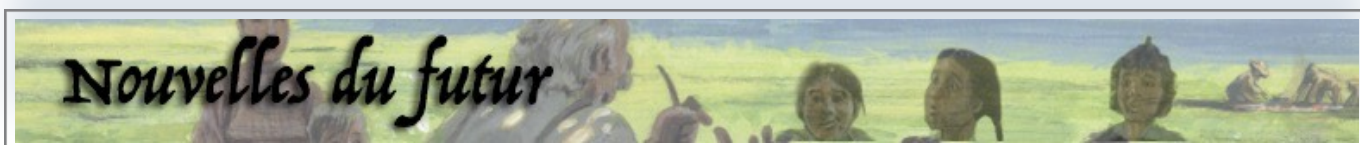
— À midi, un coup de canon annonce la retraite. Les barques retournent au rivage, et les coquilles qu'elles rapportent sont parquées pour les obliger à s'ouvrir elles-mêmes: car il serait à craindre qu'en forçant l'ouverture avec un instrument on n'atteignît et n'endommagât la perle.

— Les coquilles s'ouvrent d'ailleurs plus facilement lorsque l'animal est arrivé à l'état de putréfaction; on en retire alors la perle; on fait même bouillir l'huître, afin de s'assurer qu'elle ne renferme pas d'autres perles dans son intérieur.

— La putréfaction de cette masse d'animaux répand dans tout le pays une odeur infecte, et occasionne des fièvres contagieuses souvent mortelles.»

Voilà, madame Papineau n'a pas cru bon de poursuivre sur le sujet. Selon elle, un objet, aussi beau qu'il soit, ne devrait pas être le fait de l'exploitation humaine.

— Diantre! Il paraît que dans le futur, il y a des mammifères qui sont un peu plus intelligents que les humains.



C'est madame Marie-Louise Beaulieu qui m'a appris cela. Deux de ses correspondantes, mesdemoiselles Amélie et Véronique lui ont écrit:

— « [...] Les dauphins sont des mammifères un peu plus intelligents que les humains. Nous n'en voyons pas à St-Léon, car nous ne sommes pas près de l'océan [...]».

Nous avons bien ri, car elle et moi savons très bien que les animaux sont intelligents et très surprenants. Il n'y a qu'à penser à Tancrede, le canard de Madame Marie-Louise. Il reconnaît, entre toutes, la commère du village et il court toujours vers elle pour lui mordiller les chevilles afin qu'elle

s'en retourne vite fait. Et que dire, de ma jument Houppette. Elle est à la veille de parler. Et la chatte de madame Mathilde a également des comportements étonnants et je ne parle pas de Porto, le cochon de Léon Simard, de Voltaire, le coq de mon frère. Par contre madame Beaulieu n'était pas au fait de l'étymologie du mot «dauphin». Je me suis fait un plaisir de le lui apprendre. En grec ancien, «delphinos», masculin singulier de «delphis», désigne le dauphin. Le latin, étymologie du mot français, est «delfinus».

Voyez sa réponse et son côté coquin!

— Ebindidon m'sieur l'écrivain, vous en savez des choses.... vous auriez pas un ancêtre dauphin pour être intelligent de même?

— Je n'ai pu que sourire à cette taquinerie.

— Nous avons ensuite parlé de mythologie et là, je crois bien que j'ai ébloui la bonne dame.

Voyez ce que j'ai appris dans mes dictionnaires, mes encyclopédies et mes livres d'histoire naturelle.

— «Peu d'animaux marins ont été, autant que les dauphins, liés à la vie des humains. Les Grecs anciens, peuples de la mer, furent, dès les temps les plus reculés, attirés par ces animaux singuliers qui jouaient et bondissaient hors de l'eau autour de leurs bateaux, et qui se faisaient aussi remarquer par l'aisance avec laquelle ils dépassaient les navires les plus rapides.»

— «Les mythes et les fables relatifs au dauphin sont fort nombreux : il est mentionné déjà par Homère comme étant le «roi de la mer et seigneur des poissons.»

— «Les auteurs anciens ont signalé l'affection qu'il porte à l'homme en toute occasion, allant jusqu'à sauver la vie de naufragés en les ramenant à terre. Par ailleurs, nombreuses sont les citations qui montrent le dauphin se laissant volontiers chevaucher par des jeunes garçons. Thétis elle-même utilisait l'un de ces Cétacés comme monture.» Vous savez qui est Thésis, je n'en doute pas...! Poursuivons!

— «L'un des exemples le plus couramment cités est celui d'Arion le premier chanteur et joueur de cithare de son temps. Revenant de Sicile où il avait gagné, par son art, de grandes richesses, il s'embarqua à Tarente à bord d'un navire qui devait le conduire à Corinthe. Mais l'équipage décida, une fois en mer, d'assassiner le musicien pour s'emparer de sa fortune. Arion obtint cependant la faveur de chanter une dernière fois avant d'être jeté dans les flots, ce qui fut fait. Mais un dauphin, qui avait été attiré et charmé par les accents mélodieux du chanteur, le recueillit et le porta sain et sauf jusqu'au cap Matapan (le Ténare), où un monument immortalisa l'événement, que l'on situe dans la XXIX^e olympiade, soit vers 620 avant l'ère chrétienne.»

— «C'est aussi un dauphin qui a ménagé le mariage d'Amphitrite et de Poséidon, lequel, pour marquer sa gratitude, installa l'«intermédiaire» au firmament, sous forme de la constellation du Dauphin, proche de celle de l'Aigle.»

— «Et c'est encore un dauphin qui porta Apollon (Apollo Delphinus) et son fils Icadius jusqu'à la côte proche du Parnasse, où fut précisément érigé le temple de Delphes.»

— Pour toutes ces raisons, l'histoire raconte que la capture des dauphins «déplaçait aux dieux», et les pêcheurs grecs les laissaient en paix. Seuls les Thraces les chassaient, ce qui était en abomination aux peuples de l'Hellade.

— Le docteur Harris, à qui j'ai parlé du mammifère, m'a affirmé que les sous-produits des dauphins étaient utilisés, à une époque lointaine, en médecine: sa graisse, dans le traitement de l'hydropisie; ces cendres, contre certaines maladies de peau; son foie, pour combattre les fièvres.

— Le dauphin était tellement familier aux peuples anciens qu'il figurait sur de nombreuses monnaies d'Abydos, d'Egine, d'Argos, de Métaponte, de Posidonie, de Tarente et de Rome, où l'animal était, la plupart du temps, représenté accompagné d'une ancre, symbolisant ainsi la suprématie romaine sur le «mare nostrum».

Je me demande s'il y a encore, dans le futur, une monnaie qui maintient cette tradition et montre un dauphin!

— Les traités d'histoire naturelle enseignent que les anciens savaient parfaitement que le dauphin n'était pas un poisson, mais bien un Mammifère, qu'il était «proche des baleines», qu'il respirait l'air en nature au moyen d'un évent communiquant avec des poumons, qu'il se reproduisait par accouplement, etc.

— Toutefois, ils sont peu nombreux ceux qui savent que le dauphin est devenu l'emblème du Christ et le signe de ralliement des premiers chrétiens.

Je n'ai pas eu le temps de tout raconter à madame Marie-Louise. Elle m'a subitement empoigné le bras et m'a littéralement forcé à la suivre en répétant sans cesse...

— «....faut que vous contiez toutes ces histoires-là à mes petits. Ils vont en faire des grands yeux...».

— À la prochaiaiaiaiaiaiaiaiaia....nnnnne!

Augustin Lebeau, journaliste



À propos de certaines expressions du futur

Prologue vendredi 9 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, nous avons eu droit à la formation d'un gigantesque arc-en-ciel. Il était si magnifique qu'il invitait à la promenade. J'aurais voulu suivre la route qu'il traçait, mais je crois bien que je n'aurais pu être de retour avant la nuit tombante.

La vie à Prologue suit son cours. Elle est faite de cascades, de chutes et de douces pentes. Les habitants ont la mine basse... c'est le moins que je puisse dire.

Bientôt, ils devront rédiger leur dernière lettre et mettre fin à leur correspondance avec leurs nouveaux amis du futur.

Pire! Il paraît que par un phénomène de rebond temporel tout s'effacera de leur mémoire de sorte, qu'ils ne garderont aucun souvenir de cette grandiose expérience.

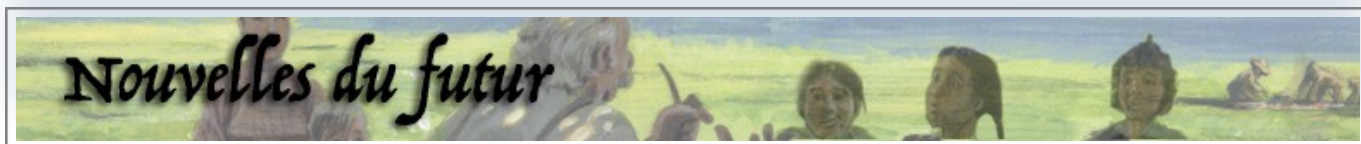
D'aucuns ont déjà décidé de cacher leurs lettres dans un lieu secret et de les mettre ainsi à l'abri de l'action de ce

fameux rebond temporel.

Madame Marie-Louise m'a chuchoté que c'est pas un bougre de «volte-face» qui va lui voler ses lettres. Elle les cache sous sa jupe et bien mal venu l'effronté qui osera... je vous laisse deviner la suite.

Jane-Édith Caldwell fait attendre son tuteur qui ne cesse de faire les cent pas à l'auberge. En effet, la jeune domestique lui a baragouiné une histoire des plus farfelues afin d'avoir le temps de répondre, d'ici la fin de cette belle aventure, à toutes ses lettres.

Cependant, son départ pour New York est prévu pour bientôt. Le pauvre Luc Papineau est déjà bien triste, car il sait qu'il ne reverra sa dulcinée que dans un temps fort éloigné... après tout, un océan sera désormais entre eux.



Le seigneur Gonzague Prologue est venu me faire une visite bien curieuse.

Il est perplexe concernant certaines expressions utilisées par ses correspondants du futur.

Messieurs Xavier et Jérôme lui ont écrit: «Pour les routes, il y a des personnes de la voirie qui veillent à ce que les chemins soient bien droits et sans nids-de-poule.»

— Moi qui croyais que les nids de poule se retrouvaient tous dans le poulailler...

— Diantre! Les animaux du futur sont-ils devenus fous pour ainsi mettre leur vie en péril?

— Cette lettre fut l'occasion pour le seigneur Prologue de discourir sur la mauvaise utilisation du langage et sur l'étymologie des mots.

— On sait, dit-il, qu'à l'époque des grandes découvertes, les navigateurs firent route vers l'ouest, persuadés qu'ils finiraient par aborder en Inde après avoir fait le tour de la terre, et lorsque, vers 1520, les Espagnols débarquèrent sur les côtes mexicaines, ils découvrirent, entre autres animaux inconnus, un grand volatile qu'ils baptisèrent « poule d'Inde », nom abrégé en «dinde» tout court.

— Et de même qu'un ourson est un petit ours, un chaton un petit chat ou un ânon un petit âne, on donna aux petits de la dinde le nom de «dindons». Un peu plus tard, ce nom devint celui du mâle de la dinde et, sur le modèle de diminutifs tels que renardeau, chevreau ou baleineau, on baptisa les petits de la dinde «dindonneaux».

— Voyez la curieuse logique, monsieur Lebeau. Cette terminaison «eau» se retrouve à la fin de nombreux mots qui ne constituent pas pour autant des diminutifs et n'ont le plus souvent rien à voir avec le règne animal.

— Par exemple, si un caveau peut être considéré comme une petite cave, un tableau n'est manifestement pas une petite table, pas plus qu'un poireau n'est une petite poire ou un bouleau une petite boule !

— Et si le moineau paraît n'avoir rien d'un petit moine, il se pourrait néanmoins qu'il tire son nom d'une certaine similitude de couleur entre son plumage et la bure dont se revêt le moine.

— Et là, dit-il, exaspéré, je ne parle pas des calembours que vous aimez tant faire.

— Je dirais que vos jeux de mots sont plus ou moins fins et plus ou moins subtils. Heureusement vous maniez bien la langue et l'intelligence. Ainsi, vos calembours sont-ils normalement fondés sur une similitude de sons recouvrant une différence de sens.

— Voici quelques calembours risqués de votre part et dont j'ai pris note: «Bon appartement chaud» et « Bonaparte manchot ». Vous aviez fait ce calembour devant le marchand général et j'avoue que j'ai craint un instant qu'il ne vous étampe une gifle sur le nez.

— Il y a eu aussi «on s'enlace, puis on s'en lasse» que vous avez été le seul à rire et que dire de ce dernier calembour que monsieur Donald Laprise a bien aimé à votre grand contentement d'ailleurs: « plutôt passer à la poste hériter que passer à la postérité»... et j'en passe ... et j'en passe, etc.

— Mais il en existe de plus habiles et plus intéressants, tel celui-ci, qui me semble un modèle du genre. La scène se passe dans un petit café de Paris que j'ai visité, il y a de cela plusieurs années.

— Un client commande un café-crème, le boit et fait mine de s'en aller. Le garçon l'interpelle :

— «Hé, Monsieur, vous avez oublié de payer votre café !

— Quoi ? Vous appelez ça du café ?

— Mais, monsieur, vous savez bien qu'aujourd'hui le vrai café est presque introuvable : c'est de l'orge grillé.

— Et avec, c'était vraiment de la crème ?

— C'est-à-dire... non, c'était du lait.

— Ah, bon, conclut le client, vous admettez donc qu'au lieu d'un café-crème vous m'avez servi un orge-lait, et vous devriez savoir qu'un «orge-lait», on l'a toujours à l'œil ! ! »

— J'avoue, monsieur Lebeau que ce calembour m'a fait sourire. Comme j'ai dit plus haut, c'était un modèle du genre.

— Laissons là les calembours, cher ami! Que dire des mots comme «maisonnette», «fillette» ou «clochette» appelés «diminutifs» !!!

— Diantre... diminutifs des mots «maison», «fille» et «cloche». Vous n'êtes pas sans savoir que la terminaison – «ETTE» est l'une de celles qui permettent en effet de «diminuer» des noms, c'est-à-dire d'y ajouter une idée de petitesse. Et l'examen de nombreux exemples que comporte notre langue nous révèle plusieurs cas particuliers intéressants autant qu'inattendus.

— J'ai constaté que de nombreux diminutifs proviennent de noms qui n'existent pas ou plus. Par exemple, on se demande de quels étranges «raque», «lue» ou «aloue» les mots «raquette», «luette» ou «alouette» sont les diminutifs !

— Je me pose la même question avec des mots comme «houlette» et «sornette». Dans ces cas-là, l'étymologie nous apprend qu'il s'agit presque toujours de mots d'origine étrangère ou dialectale.

— Parfois on rencontre des mots tombés en désuétude : la «jaque» par exemple, avant de devenir «jaquette» était une sorte de tunique, la «choue» était un oiseau nocturne plus grand que la «chouette», la «gourme», avant de devenir «gourmette», était une petite chaîne fixant le mors du cheval.

— Ici ou là, le rapport entre le nom original et son diminutif demeure un mystère la « clarine » étant une cloche de vache, on se demande comment on en est arrivé à « clarinette » !

Et sait-on que si le mot «vignette» signifie une petite vigne, c'est qu'il désignait autrefois un petit dessin ornemental qui représentait des branches de vigne avec leurs feuilles et leurs grappes ?

— J'ajouterais, juste en passant, qu'une baguette n'est pas une petite bague, pas plus qu'une carpe n'est une petite carpe, et terminons avec ces diminutifs que nous utilisons sans plus penser à leur origine : qui voit dans des pommettes deux petites pommes ou dans des lunettes deux petites lunes ?

— Saperlotte! pour reprendre une expression qui vous est chère, cher ami... héhé... je deviens comme vous, je fais de ridicules calembours!

— Laissons cela. Je vous parlerai plutôt des mots et des histoires bêtes. Constamment nous utilisons, sans en avoir vraiment conscience, des expressions faisant référence au règne animal.

— C'est pour en apporter la preuve et la démonstration que je vous propose ce récit tel que raconté par mon défunt frère John-Peter:

— «Quel ennui ! Malgré une fièvre de cheval et un froid de canard, je suis obligé de ressortir. Bien que j'aie de la peine à conduire à cause d'un œil-de-perdrix qui me fait un mal de chien, je décide de prendre mes deux chevaux. Je roule en carriole entre chien et loup sur une mauvaise route quand, sur un dos d'âne, une diligence conduite par un inconnu me fait une queue de poisson et accroche ma carriole. On s'arrête. De la diligence descend un couple : lui, blouson de daim, nœud papillon, pantalon pied-de-poule, pattes d'oie et nez en bec d'aigle, il a l'air d'une vraie peau de vache. Elle, grande sauterelle à veste de renard et bottes de chevreau, œil de biche et taille de guêpe, elle me fait un effet bœuf. Malgré un bec-de-lièvre, elle a du chien, mais dans la discussion elle se révèle à la fois une tête de mule et langue de vipère ! Le type monte sur ses grands chevaux et cherche à me payer en monnaie de singe. Tout à coup, ce vieux chameau démarre en trombe avec sa souris, et moi, dindon de la farce, je me sens fait comme un rat !

Mon histoire paraîtra-t-elle dans le canard local ? Possible, si on arrive à déchiffrer mes pattes de mouche ! »

— Entendre ce dernier récit merveilleusement raconté par le seigneur Prologue me parut délicieux. Je n'ai pu m'empêcher de m'esclaffer et de me frotter la panse. Elle est bien bonne, cher ami... elle est bien bonne.

— Voyant l'effet heureux que son récit avait eu sur moi, le seigneur Prologue se mit également à rire et à tonner bien fort. Nous avons ainsi fait un bon bout de chemin, mais nulle part les poules de Prologue n'avaient fait de nids.

Augustin Lebeau, journaliste



Musique, chansons et danses

Prologue, 11 septembre 1853

TEMPÉRATURE DU JOUR

Ce matin, une petite pluie fine, bienfaisante, a ruisselé sur les terres de Prologue. Une fois le soleil revenu, en début d'après-midi, les enfants sont sortis pour profiter des trous de boue tels les canetons barboteurs dans la mare.

Comme je disais dans ma chronique précédente, la vie à Prologue suit son cours. J'ai assisté à un petit concert privé donné par madame Pétronille Papineau. Ce fut un régal.

Ah! Une chanson, un air d'opéra, une pièce musicale.... comme la musique est beau, quels que soient ses atours.

J'imagine que vous aimeriez en savoir plus sur la musique de notre époque. Pour sûr, il y a les chansons non écrites que les familles se transmettent de génération en génération.

Il y a aussi les chansons religieuses et celles moins pieuses. Il y a les chansons inventées; il y a les chansons inscrites dans les chansonniers des Collèges.

Je vous en donne une liste alphabétique en espérant que certaines d'entre elles ont franchi les siècles pour être encore fredonnées par vous, chers correspondants du futur:

- Ah! c'était une biche
- Ah! le joli moulinet!
- Ah! si mon moine voulait danser
- À Saint-Malo, beau port de mer
- Boiteuse (la)
- Boule (ma) roulant
- Boulé (bal chez)
- Départ pour la Californie
- Derrière' chez nous y-a-t-un étang
- En revenant du Canada
- Foin, paille, refrain
- Frère Jacques, canon
- Grand nez (le)
- Guediguedindin, ou Mic-Mic
- Haow! yes, qu'estc'qui povait me dire
- Il était, un'bergère

- Il était un p'tit homme
- J'ai du bon tabac
- Juif-errant (complainte du)
- La bibournoise
- La gingue me prit
- La moutonne est dans un fossé
- Le premier jour de mai labouré
- Madame m'envoyait au marché
- Malbrough s'en va-t-en guerre
- Marie Punigon
- Meunier (le)
- Mon mari est ben malade
- Mon père a fait bâtir maison
- Nous irons sur l'eau, refrain
- Où' c'qu'est l'bon temps
- Par un dimanche au soir
- Petit jean Tête-dure
- Quand j'étais chez mon père
- Quand le meunier revint du marché
- Ron-ron-ron, petit patapon
- Sur le coin d'un coin, refrain
- Trépas du chat
- Un tour du diable
- Vogue, beau marinier, vogue, refrain».

Je me suis aussi renseigné auprès de madame Pétronille Papineau.

Elle m'a confié faire collection de musique en feuilles touchant le Canada. Plusieurs ont été publiés à Londres vers la fin XVIIIe siècle. Elle m'a conté que des nouvelles obtenues de voyageurs traversant les provinces britanniques avaient alors alimenté la fascination que les nouveaux territoires exerçaient sur les Européens.

Leurs récits parlent de chants, de musique, de violoneux et de danse, surtout au Bas-Canada, et les chansons rythmées des voyageurs n'ont pas tardé à devenir légendaires grâce aux versions romantiques parvenues à l'Ancien Monde.

C'est après un de ces voyages que Thomas Moore a écrit la célèbre chanson Canadian Boat Song et l'a publiée à Londres en 1805. Il paraît que cette chanson a été tellement populaire qu'elle fut, au cours de quatre décennies suivantes, maintes fois reprises à Boston, à New York et à Philadelphie.

Madame Papineau m'a expliqué que l'édition musicale est, depuis longtemps, une industrie florissante en Europe. Ce n'est pas le cas ici, au Bas-Canada. Elle n'a véritablement commencé au Canada qu'en 1800.

Le Graduel Romain (Québec, John Neilson, 1800) a été suivi rapidement par d'autres publications liturgiques et cahiers de musique sacrée pour répondre aux besoins des communautés ecclésiales en plein essor partout au Canada.

Quant aux chansons et danses traditionnelles, comme celles que les habitants se transmettent oralement d'une génération à l'autre, d'un village à l'autre, le besoin ne s'est pas fait sentir de les transcrire ni de les publier.

Par contre, l'histoire n'est pas la même pour toutes les sortes de musique: cela dépend à qui l'on s'adresse. Ainsi, la musique imprimée se révèle nécessaire pour les enseignants

de musique et leurs élèves, issus d'un milieu privilégié où le talent musical est considéré comme une marque de distinction sociale.

L'engouement pour la musique se trouve aiguisé par les concerts, les récitals et les bals animés souvent par des musiciens amateurs et des membres d'harmonies militaires.

Les grands-parents de madame Pétronille faisaient partie d'une certaine bourgeoisie qui réclamait des pièces relativement simples. Je vous dirais que dans cette classe de gens, la musique est encore nécessaire pour les jeunes femmes dont le statut social et les chances de mariage sont largement confortés par leur aptitude à jouer d'un instrument ou à bien chanter.

Pour répondre à cette demande croissante, les marchands d'instruments de musique emmagasinent une vaste gamme de partitions importées.

Et puis, de 1840 à 1850, l'immigration en masse, particulièrement en provenance d'Irlande, d'Angleterre et d'Écosse, a considérablement élargi le marché des biens de consommation de toutes sortes.

Comme bon nombre de ces immigrants vivent relativement isolés, la musique, obtenue parfois grâce à l'abonnement aux journaux et aux magazines, constitue non seulement une source de divertissement, mais un lien à la civilisation.

Les périodiques canadiens de notre époque offrent dans leurs colonnes des nouvelles locales et européennes, des articles sur la mode, des nouvelles de l'édition et des produits de divertissement sous forme de feuillets, de poésie et—occasionnellement—de musique.

The Literary Garland (1838-1851) figure parmi les premiers périodiques à grand succès. Publié à Montréal par John Lovell, ce périodique diffuse, dans chaque numéro mensuel de 45 à 50 pages, une partition simple.

Plusieurs pièces de la main de J.W. Dunbar Moodie, le mari de Susanna, sont publiées ainsi. Le 19 septembre 1831, La Minerve, journal bihebdomadaire montréalais, a fait paraître la toute première partition musicale que j'ai pu voir imprimée dans un journal ou magazine.

Hebdomadaire de langue française publié à Québec par Marc-Aurèle Plamondon et imprimé par Stanislas Drapeau, Le Ménestrel propose, en plus des vingt pages par numéro, quatre pages de musique séparées en vue d'en faciliter l'emploi, et éventuellement, la reliure. Cette entreprise ambitieuse n'a pas fait long feu (juin 1844 - janvier 1845), mais à cette époque que l'édition des partitions individuelles s'est généralisée dans les deux parties de la Province du Canada.

Voici une annonce parue bien avant dans Quebec Mercury du 11 août 1818:

— «[...] [NOUVELLE PUBLICATION MUSICALE M. FREDERIC HUND fait respectueusement savoir au public qu'il s'est établi dans cette ville comme GRAVEUR DE MUSIQUE et FACTEUR DE PIANO-FORTE. Vient de paraître et en vente libre chez Frederic Hund, de la rue John, à quelques pâtés de maisons de l'hôtel Malhiot, La VALSE DE BERLIN (en deux pages folios). À paraître très bientôt une collection de NOUVELLES VALSES ALLEMANDES en série de douze chacune. Piano-forte réparé, échangé et accordé à court préavis.— Québec, 1^{er} août 1818.]»

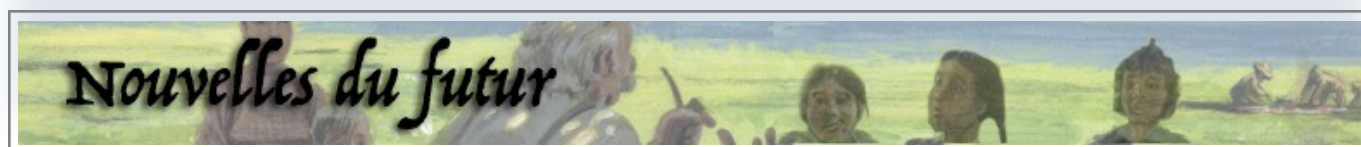
Voici une autre annonce en date du 15 octobre 1818 dans La Gazette de Québec :

— «[...] [A. KYLE, MAÎTRE MUSICIEN, 68^e ORCHESTRE se permet d'informer la Noblesse et la Petite noblesse de Québec et des alentours qu'il vient de composer une marche et l'a arrangée pour piano-forte. Ladite marche est humblement dédiée par consentement à Monsieur le Duc de Richmond, etc. N.B. Les copies de cette marche sont en vente libre chez M. Kyle à Hope Gate Barracks.]]»

Certes! Il y a eu des partitions individuelles qui ont été publiées au Canada dans les années 1820 et 1830, mais les plus anciennes dont dispose madame Pétronille remontent à 1840.

La première s'intitule *The Merry Bells of England*, une transposition nostalgique et patriotique du poème de J.E. Carpenter. Imprimée par John Lovell dans son établissement (*The Literary Garland*) et entièrement composée dans le style simple auquel ses lecteurs sont habitués, cette pièce est une œuvre charmante et accessible qui aurait bien plu aux Canadiens britanniques dans toutes les colonies. Évoquant l'amour perdu, la deuxième pièce, *Le dépit amoureux*, est une ballade mélancolique du Suisse Napoléon Aubin, éditeur du Canadien.

Il y aurait tant à dire, mais, «TEMPUS FUGIT VELUT UMBRA» (Le temps s'enfuit comme l'ombre.



Je vous ai déjà parlé de l'imagination débordante des jeunes du futur. Et bien! Il y a aussi à Prologue, des habitants qui vont au-delà d'une simple description de leur vie quotidienne.

Prenez l'exemple de madame Marie-Louise Beaulieu.

Et oui! Encore elle, me direz-vous!

Mais, c'est que cette dame a du caractère, de la passion et de l'imagination pour tous ceux qui n'en ont pas.

Je disais donc qu'elle est venue me voir ce matin pour me faire lire une lettre écrite il y a de cela quelques mois et dans laquelle, elle décrit à mademoiselle Geneviève, une aventure semblable à celle d'un jeune correspondant d'Ovide Polansky.

Voici donc ce récit:

— «Ouais...quelle aventure, m'zelle Geneviève! Alors je vais essayer de faire comme vous le dites. Comme les ordinateurs n'existent pas en 1853, j'ai demandé à Alcide de me fabriquer une boîte avec un écran. Il m'a fait une belle boîte de bois et y a mis un petit miroir. Nicolas m'a fait un clavier comme un clavier de piano, sauf que ce ne sont pas des notes, mais bien les lettres de l'Alphabet que je retrouve sur ce clavier.

— Encore heureux que vous ne puissiez me voir, chère amie! Vous trouveriez que j'ai un peu l'air ridicule. Bon voilà, je suis assise devant mon ordinateur. J'ai un papier devant moi et ma plume d'oie que je trempe dans l'encrier au fur et à mesure que je vous écris ces mots. Pour plaire à mon p'tit Nicolas, je fais semblant, avec ma plume, de toucher aux lettres qu'il a dessinées sur son clavier.

— Je pense bien que les enfants s'attendent à ce que je disparaisse, à ce que la boîte en bois construite par mon Alcide, m'aspire, tel un tourbillon de vent et me projette dans le futur!

— Crotte de bouc! Là, je suis indécise! Sur quelle touche devrais-je peser. Les enfants voudraient que je pèse sur une touche qui vous amènerait ici et nous permettrait de vous rencontrer et de vous faire visiter notre merveilleux monde. Quant à moi, je préfère visiter votre extraordinaire époque.

— Bon je vais peser sur une touche au hasard. Lalalalala! J'ai pointé ma plume sur ... Ouf! J'ai peur, tout à coup queOh! Tout tourne, tout tourne... je me sens emportée... par la boîte! Les enfants me retiennent et tirent sur mes jupons! Alcide a la bouche grande ouverte... il en a cassé sa pipe de plâtre..... je.... ne vois plus ma maison, les enfants, ma terre.... je suis dans un non-lieu... un non-dit! Je vais mourir... je tombe.... je tombe... je flotte... je flotte!!! Au secouououourrrrrs, m'zelle Geneviève! Rattrapez-moi vite!

— Puis, tout cesse de tourner, je suis quelque part dans le temps. Je ne suis ni à Prologue ni chez mon amie Geneviève. Enfin, je devrais dire que j'y suis, mais elle ne me voit pas! Je la regarde et je le trouve belle et mignonne comme tout avec ses yeux pers et ses cheveux frisés!

— Elle est assise devant une boîte comme celle que m'a fabriquée mon Alcide. C'est sûrement ce fameux ordinateur avec lequel elle m'écrit! Ses doigts vont d'une lettre à l'autre, tel Mathieu Martin, dit Tudor, notre jeune prodige. J'entends une musique, c'est sans doute celle que font les mots lorsqu'ils apparaissent bien alignés sur le miroir... je devrais dire l'écran!

— On dirait des notes placées sur une portée. Je voudrais savoir si m'zelle Geneviève entend elle aussi une musique lorsqu'elle m'écrit ses lettres! Comme c'est beau... j'en ai le cœur serré.... douce, douce musique!

— Mademoiselle Geneviève boit quelque chose, sûrement pas un thé. Cela ressemble à du chocolat! Hum! J'aimerais y goûter. Mais mon amie ne me voit pas. Je crois que je n'ai pas complètement traversé les LIGNES.

— Je suis accrochée dans l'espace et le temps et je me sens impuissante. Je suis peut-être trop forte, trop corpulente pour traverser les LIGNES? Je frappe sur son ordinateur, je lui fais des «blablablabla», «broummmm», «patatatatat», «rrrrrr»! Elle fait la sourde oreille!

— Je lui mets la main sur l'épaule, mais elle n'a aucune sensation et ma main traverse son épaule! J'ai l'impression d'être un fantôme!

— Rien n'y fait, elle est absorbée par son travail. J'aimerais l'embrasser, cette chère amie!

— Je vois bien qu'elle m'écrit.j'aimerais pouvoir lui dire combien ses lettres me touchent et nous rendent tous heureux dans la famille! Elle a l'air sérieuse, elle sort la langue et fait quelques grimaces.... je pense qu'elle s'est trompée... elle tapoche sur un signe et quelques mots disparaissent.

— Tout comme moi, elle ne doit pas aimer lorsque le filtre à fautes remplace ses mots par des étoiles. Les étoiles c'est fait pour vivre dans le ciel, pas dans une lettre.

— Je vois bien qu'elle s'applique... oh.hihihi, elle vient de se gratter les oreilles, le menton, le nez! Elle a les cheveux ébouriffés, on dirait m'sieur Firmin!

— Je n'ai pas le temps de faire le tour de la salle qu'une sensation de vitesse et de vertige m'envahit. Enfin, je vais lui apparaître que je me dis! Mais non... nous sommes toutes les deux transportées par une force terrible.

— Voilà, maintenant, elle est à son pupitre, dans sa classe. L'institutrice... enfin je pense bien ce que c'est, elle va d'un écolier à l'autre comme une abeille qui butine toutes les fleurs des champs à la recherche du nectar tant convoité!

— Elle doit bien faire des réserves de quelque chose à se démener ainsi! Je vois, m'zelle Geneviève qui est entourée de ses amies Joannie, Marie-Laurence, Patricia , Valérie Marie- Pier, Lydia , Sarah , Katy, Maude , Alexandra , Roxane , Clara . Elles rient tellement que leurs épaules sautent telles des sauterelles! Que peut-il y avoir de si amusant?

— Oh! je vois m'zelle Geneviève qui pèse sur une touche du clavier. Je me sens bousculée... quelque chose vient de passer près de moi. OH!....Mais c'est mon OMBRE!

— Elle me fait une vilaine grimace et me pile sur un pied. Je ne ressens aucune douleur, mais, que se passe-t-il? Elle traverse les LIGNES et apparaît au côté de ma chère amie Geneviève!

— La «bougre», la «v'limeuse», elle se fait passer pour moi. Elle embrasse tout le monde, la «tête folle»! Je lis le contentement sur son visage... elle me fait un pied de nez!

— Crotte de bouc! Genevièèèèèèèè! Ce n'est pas moi, ce n'est qu'une ombre.... ce n'est qu'une image!

— La poltronne, elle fait la «fine» et Geneviève s'y laisse prendre! Comment pourrait-il en être autrement? Après tout c'est la première fois qu'elle croit me voir! L'effrontée demande pour visiter l'école et la ville. L'école est une construction immense. Ce bâtiment est bien une dizaine de fois plus gros que notre petite école de village. Et puis, ça grouille de monde partout. Les p'tits chenapans sont bien excités, je me demande bien ce qu'ils ont ainsi à courir en tout sens.

— La sournoise visite la salle d'éducation physique de l'école. Elle dit: «nous à Prologue il n'y a pas de salle comme ça pour faire de l'éducation physique, nous jouons dehors».

— Moi je n'aurais pas agi avec tant d'impolitesse. J'aurais demandé à Geneviève de me faire assister à un cours d'éducation physique pour connaître les jeux des enfants du futur. Comme cela j'aurais au moins eu quelque chose à apprendre à mes enfants à mon retour.

— J'ai beau me mettre entre-elles et essayer d'avertir m^zelle Geneviève, rien n'y fait! L'ombre triomphe, elle est traitée comme Sa Majesté la reine Victoria par mon amie et ses amies!

— Pfftt! J'espère que le soleil la fera fondre à un moment quelconque de la journée.

— Nous sortons de l'école...! Dehors...

— Pouaffff! ça pue... ça pue... je ne saurais dire quoi! Mais chose certaine, ça pue.... c'est peut-être l'odeur de la pollution comme me l'ont déjà expliqué certaines correspondantes. Et pis la neige est ben malpropre... les voitures roulent vite, si vite! Coudonc! Le printemps n'est pas encore arrivé dans le futur!

— Mon ombre se promène dans tout cela sans faire la moindre réflexion. C'est pas moi qui aurais agi de même, après tout, quelle différence d'avec le monde tranquille de Prologue. La circulation est très dense! Les gens marchent vite, la tête basse et, les polissons, ils ne nous saluent même pas!

— Puis nous prenons l'autobus avec m^zelle Geneviève pour aller à l'aréna! M^zelle Geneviève m'a dit qu'il était nécessaire pour mon éducation que je voie l'aréna et le jeu de hockey! Pourtant elle ne m'avait pas parlé de cela dans ses lettres!

— C'est pour Nicolas, à ce qu'il semble! Elle veut lui apprendre que dans le futur il y a également des filles qui jouent au hockey! Héhé! Ici à Prologue les filles n'ont pas attendu qu'on les invite à jouer! Depuis qu'elles connaissent les règlements, elles se sont organisées en équipe et je les ai vues jouer au moins deux fois au cours de l'hiver.

— Mais de cela, le bougre de M^sieur Lebeau, il n'en a pas parlé! Faut croire qu'il n'y en a que pour les garçons!

— Ouais, quand je vais parler de cela à Alcide il n'en croira pas ses «esgourdes»! C'est incroyable, une carriole qui peut mener des dizaines de personnes partout dans la ville!!

— Mon ombre, la bougre d'idiote, n'a pas semblé étonner. Faut croire qu'elle a toujours vécu dans le futur pour être ainsi familière avec toutes ces choses étranges que je vois!

— Les gens autour d'elle la regardent avec curiosité! C'est qu'elle a fière allure avec son manteau, son chapeau, sa robe et ses jupons d'époque. Et puis, je crois bien qu'elle sent la crotte de poule et le crottin de cheval, car les gens se bouchent le nez à son passage. M^zelle Geneviève ne doit pas avoir le nez bien fin parce qu'elle ne semble pas du tout incommodée par les odeurs de l'ombre! Faut croire qu'elle fera une bonne vétérinaire, car elle n'a pas dédain de l'odeur des animaux! Et pis! Elle connaît ça les vaches et les poules!

— Nous arrivons à l'aréna et m^zelle Geneviève demande à mon ombre de l'attendre dans les gradins! Mais mon ombre n'écoute pas.

— Je l'ai discrètement suivi, car je voulais savoir comment était fait l'équipement! Ma surprise fut grande de voir toutes ces jeunes filles s'affubler de culottes courtes bizarres retenues par des bretelles

et pis, mettre des épaulettes presque deux fois plus grosses que leurs propres épaules... Ma surprise fut tout aussi grande de les voir mettre des jambières faites d'un matériel solide et très léger. Leurs chandails sont bien tricotés et agrémentés de joyeuses couleurs et de très beaux dessins.

— Les patins, les gants, le casque et le hockey sont très curieux. Rien de comparable à ce que nous avons réussi à fabriquer pour les enfants de Prologue. Je comprends bien que les enfants du futur patinent vite avec de tels souliers!

— J'ai vu une jeune fille, le gardien de but à ce qu'il paraît, qui avait un équipement fort différent des autres joueurs. Les jambières, épaulettes, culottes étaient tellement grosses que j'avais peine à voir la pauvre petite qui était à l'intérieur.

— Crotte de bouc! La pauvre fille! À propos, j'ai bien vu son biscuit et cela ne doit pas se digérer très bien.

— Je laisse la chambre des joueurs car l'instructeur est là qui vocifère des paroles incompréhensibles aux jeunes filles! J'ai bien envie de l'attendre à la sortie de la chambre pour lui faire un croc-en-jambe, histoire de le voir s'affaler sur sa bêtise! Je pourrais profiter du fait que je suis invisible! Hum... faudrait pas que m'zelle Geneviève m'aperçoive juste à ce moment-là, elle aurait sûrement honte!

— Bon, je décide de rejoindre «l'engeance» de faussaire qui est bien assise dans les gredins! Encore là, les gens la regardent avec mépris. Je suis tout à coup prise d'une certaine pitié pour cette sotte. Faut croire que je n'aime pas la façon dont certaines personnes du futur regardent les gens qui sont différents d'eux! Pis à part ça, y a rien de bizarre dans la façon que nous avons de nous habiller en 1853, ils n'ont rien qu'à se regarder... y en a qui ont l'air du quêteux, Jos, avec tous ces vêtements trop grands pour eux et rapiécés comme s'ils n'avaient rien d'autre à se mettre.

— Puis la partie commence. Je suis tout excitée. Je crie très fort, mais m'zelle Geneviève n'entend rien. Parfois, elle cherche des yeux «mon ombre» pour voir si elle s'amuse! Elle est là à regarder fixement une espèce de tableau qui clignote, s'allume et s'éteint et laisse apparaître toutes sortes de lettres et de chiffres. Je vous avoue que cela m'intrigue aussi.

— Et puis la lumière des plafonds n'est pas le fait de chandelles ou bien encore de lanternes au gaz, comme j'ai vu l'année dernière à Montréal! Je crois ben qu'il y a de l'électricité là-dessous!

— Après la partie de hockey, mademoiselle Geneviève m'amène rencontrer ses parents. Je fais d'abord connaissance... enfin! Je devrais plutôt dire que mon ombre fait connaissance avec Véronique, la sœur de Geneviève. Elle n'était pas au CEGEP cette journée-là. Elle semble bien gentille, mais elle a vite laissé la place et est allée s'enfermer dans sa chambre pour téléphoner! J'ai rencontré son père, Monsieur Marcel et sa mère, Madame Louise.

— Ils sont très gentils et pour une fois, mon «ombre» se comporte en dame qui a de bonnes manières. Mais, elle est peu loquace, je crois bien qu'elle est impressionnée par la manière dont sont vêtus les parents de Geneviève!

— Je la surprends à ricaner dans son coin lorsque m'zelle Geneviève ne regarde pas! Moi j'aurais eu tellement de choses à dire! Pour sûr que je leur aurais fait mes recommandations et que je leur aurais

demandé de bien s'occuper de leur fille. J'en aurais sûrement eu pour des heures à parler d'éducation, mais, j'imagine que m'zelle Geneviève n'aurait pas aimé nous entendre jacasser ainsi sur elle!

— Pendant ce temps-là, mon ombre déguste goulûment de lasagnes, le mets préféré de m'zelle Geneviève que sa mère avait cuisiné ce soir-là en mon honneur! Les seuls mots qu'elle a trouvé à dire c'est: « c'est très bon. Je vais donner à l'aubergiste, Mme Thérèse Chiasson, la recette de la lasagne du futur.»

— Elle s'est tellement goinfrée qu'elle a peine à se déplacer. Mademoiselle Geneviève qui prétend être gourmande n'a pas mangé avec autant de fébrilité. Je me suis dit: les LIGNES vont la reprendre et la ramener dans le passé et la vraie Marie-Louise va enfin apparaître!

— Crotte de bouc! Et ben non! Rien de tel n'est arrivé. J'ai été obligé de suivre mon ombre et mon amie pour le reste de la journée.

— Nous sommes allées au centre d'achat. Lorsque je vais décrire cela aux habitants de Prologue, ils ne me croiront pas! Imaginez, des gens qui traînent ça et là dans un grand bâtiment rempli de petites et de grosses boutiques dans lesquelles ils peuvent acheter toutes sortes de vêtements faits dans les plus beaux tissus, les plus belles couleurs, toutes sortes d'objets plus impressionnants les uns que les autres. Imaginez, tous les anciens du village, assis là, à fumer...non pas la pipe, mais la cigarette! C'est pas m'sieur le curé qui endurerait cela sur le parvis de son église! Imaginez tous ces gens allant traîner au magasin général!

— Mon ombre a raconté un bobard à m'zelle Geneviève. Elle lui a dit: «à Prologue il n'y a pas de centre d'achat, mais Eustache Lavoie a un magasin général qui a presque tout». Ma foi, elle rêve, le magasin général ne contient pas le dixième des choses que j'ai vu dans ce centre d'achat. Pauvre, m'zelle Geneviève, j'espère qu'elle ne croira pas que notre magasin général est pareil à un centre d'achat du futur!

— Nous retournons chez mademoiselle Geneviève! Je commence à me faire aux carrioles du futur... enfin, presque! Mon ombre s'est cogné le nez à une barre de métal lorsque le chauffeur a démarré trop vite! Avec nos attelages ce genre de choses n'arrive pas, car le conducteur crie Hue! ou Hé! au cheval, de sorte que l'on sait ce qui va se passer. Ce n'est pas le cas avec les chauffeurs d'autobus! Tout ce qu'ils disent ce sont des plaisanteries comme «AVANCEZ EN ARRIÈRE»!

— Mon ombre a eu droit à un souper préparé par une très bonne cuisinière. Moi, je n'avais pas d'appétit... la tristesse de ne pouvoir communiquer avec mon amie commençait à me troubler! Et pis je commençais à avoir peur de tous ces appareils qui font des bruits fort curieux et très peu rassurants. Je ne vous parle pas du poêle, du réfrigérateur! En tout cas je n'ai pas eu à aller puiser de l'eau et à faire la vaisselle.

— Et pis, ce que j'ai vu après m'a tout simplement choquée. Mon ombre a eu la très grande effronterie d'écouter la télévision avec m'zelle Geneviève dans son lit! Imaginez! cela est impensable.: quel manque de savoir-vivre! C'est pas moi qui aurais fait cela! La seule consolation.... la télévision!

— Je ne saurais décrire ce jouet fabuleux! Mais, je ne voudrais pas être à la place des gens qui y vivent et qui se laissent regarder comme si de rien n'était!

— Pfftt! Il faut rester digne et savoir garder son intimité.

— Toujours est-il que mademoiselle Geneviève s'est endormie et mon ombre s'est mise à fondre comme si le temps avait décidé de la ramener!

— Elle est partie comme elle était venue, en me bousculant. Mais moi, j'étais toujours là, accrochée dans un espace intemporel, irréel! Je commençais à m'ennuyer des enfants et j'avais peur de ne pouvoir retourner à Prologue: quelques larmes ont coulé sur mes joues!

— J'ai passé la nuit près de mon amie. Je l'ai bien abrillée et je me suis assise dans une chaise pour attendre le petit matin.

— Le lendemain, m'zelle Geneviève est vite allée à son ordinateur et en appuyant sur une touche, elle m'a propulsée dans le passé sans le savoir! Je me suis retrouvée, assise devant la boîte que mon époux avait fabriquée et devant ma lettre. Toutes mes réflexions sur mon voyage dans le futur y étaient couchées sans que je ne sache trop comment!

— Alcide et les enfants se sont jetés dans mes bras. Il paraît que cela faisait deux jours déjà que j'avais été aspirée par les LIGNES. Ils ont bien cru que je ne reviendrais jamais! Ils voulaient que je leur raconte mon aventure sans attendre, mais, moi, je ne pouvais pas!

— J'ajoutai sur ma feuille, avant que de descendre au bureau de poste pour la remettre à monsieur Casimir, quelques mots pour mon amie Geneviève!

— Merci pour ce voyage, je vous ai quand même rencontrée, chère amie! En étant ainsi invisible, j'ai pu voir votre monde avec d'autres yeux! J'ai pu voir votre gentillesse, votre intelligence, votre débrouillardise! Vous serez toujours dans mon cœur et, lorsque je ne penserai pas à vous, mon ombre.... me rappellera cette aventure!»

Diantre! J'aimerais vivre une telle aventure!

Augustin Lebeau, journaliste



La dernière chronique

Prologue 19 septembre 1853

Aujourd'hui, je crois que ce sera ma dernière chronique, ou du moins la dernière fois qu'une lettre sera expédiée dans le futur...

Les habitants de Prologue ont vécu une expérience fascinante à plusieurs égards. Ils se sont fait de nouveaux amis. Ils ont appris bien des choses qu'ils ont tenté de comprendre au risque d'être la risée de tout le village. La télévision, faire de l'électricité, les avions, les Nintendo, les pattes d'éléphant et beaucoup d'autres inventions qui existent dans le futur.

Mais ce qui les a surtout fait réagir c'est le comportement de la fameuse machine temporelle... Notre Casimir s'est arraché les cheveux à plusieurs reprises surtout lorsque les Marie-Louise Beaulieu, Chloé Lavoie et bien d'autres ont voulu expédier des objets vers le futur tel des tartes aux pommes, des couleuvres, des grenouilles et autres trucs,,,

Cette machine a été soupçonnée de provoquer des éclairs, des bruits étranges, des vents violents,,, mais le pire, ce fut la croyance de plusieurs habitants qui sont convaincus d'avoir été victimes de diablerie: cochon et coq dans l'église durant un sermon du curé Chandonny, disparition du pupitre de la maîtresse d'école qu'on retrouve dans le moulin à scie, Lancette qui disparaît pour réapparaître dans la cuisine de l'aubergiste en train de dévorer les tartes aux pommes de Mme Chiasson... et j'en passe...

D'après eux, le coupable serait la machine et son filtre à fautes qui déraillent selon des règles que personne ne comprend.

Oh! Ah! que se passe-t-il? J'entends des voix dans ma tête.

Augustin Lebeau, journaliste de Prologue

— Ici Aurigène Lemieux.

— Veuillez prendre note qu'à partir de demain, la machine temporelle et le filtre à fautes seront débranchés le temps qu'il faudra pour assurer une certaine sécurité.

— La machine va faire disparaître des mémoires tout ce qu'elle a permis de faire. Les habitants n'auront plus aucun souvenir de cette machine, de leurs correspondants du futur et de ce qu'elle a pu provoquer. Et cela même pour les lettres que certains vont cacher... Pouf!

— Il faudra du temps, beaucoup de temps pour remettre la machine en ordre. Elle reviendra quand la spécialiste des communications avec le passé, Madame Suzanne Harvey, réussira à trouver le remède. La dame en question prévoit une dizaine d'années avant d'avoir en main des outils performants pour sécuriser la machine. Quelques jours de plus et selon elle, tout aurait pu exploser faisant disparaître Prologue et ses habitants.

Aurigène Lemieux qui tentera de faire de son mieux... Je reviendrai...

—Hé! monsieur Lebeau réveillez-vous, je viens de recevoir une lettre bizarre d'un dénommé Aurigène Lemieux.

Encore une voix dans ma tête, je suppose...

—Ah! mais non, c'est Casimir le maître de poste.

— C'est quoi cette lettre et qui est ce personnage?

—Il dit venir du futur, je n'ai pas osé ouvrir la lettre...

Augustin Lebeau, journaliste